

Le *Diable Rose* paraît le dimanche et le jeudi de chaque semaine, depuis le 15 juin 1848.

ON S'ABONNE A PARIS  
**Rue Coquillière, 22.**  
Au bureau du Journal.

EN PROVINCE  
Chez tous les libraires, dans tous les bureaux de poste et des messageries.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS :	DÉPARTEMENTS :
Six mois.... 6 f.	Six mois... 7 f.
Un an..... 10	Un an..... 12



NUMÉRO 3.

Adresser toutes demandes ou communications au Directeur du *Diable rose*, rue Coquillière, 22.

INSERTIONS .

Sur trois colonnes..... 75 c. la ligne.  
Sur quatre colonnes... 50 c.

LES ABONNEMENTS

Datent du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

ON NE REÇOIT QUE LES LETTRES AFFRANCHIES.

# LE DIABLE ROSE.

## LA RÉPUBLIQUE ET LA MONARCHIE.

Nous entendons des gens se plaindre du régime républicain comme si la prospérité n'était pas aussi grande qu'elle peut l'être sous ce régime, du moins tel que nous l'ont fait les hommes actuels du pouvoir.

Pour comprendre l'injustice de ces plaintes, il suffit de comparer les deux situations :

Sous la monarchie, nous payions une liste civile de *douze millions* par an ; c'était un peu lourd.

Sous le nouveau régime, nous entretenons des ateliers nationaux qui nous coûtent à Paris seulement, *cinq millions* par mois ; ce n'est pas trop !

Sous la monarchie, nous avions 459 députés qui faisaient leurs affaires, mais qui ne nous coûtaient rien ; sous la République, nous avons 900 représentants qui nous coûtent 22,500 fr. par jour et qui ne font pas d'affaires du tout, c'est bien différent !

Sous la monarchie, les ministres s'appelaient MM. Guizot, Duchâtel, Hébert, Mackau, etc.

Sous le nouveau régime, ils s'appellent les citoyens Flocon, Duclerc, Carnot, Cazy, etc. Il n'y a pas de comparaison !

Sous la monarchie, il y avait un président du conseil qui s'appelait Guizot.

Sous la République, il y a une commission de pouvoir exécutif qui s'appelle les citoyens Arago, Garnier-Pagès, Marie, Lamartine, Ledru-Rollin ; n'est-ce pas infiniment mieux ?...

Sous la monarchie, le 5 p. 100 était à 118, les actions de la Banque à 5200, les obligations de la Ville à 1350, le zinc Vieille-Montagne à 600, le chemin de fer d'Orléans à 1500, les actions des maisons Gouin, Ganneron, etc., étaient en faveur.

Sous le nouveau régime, le 5 p. 100 se promène de 68 à 53, les actions de la Banque flut-

tent de 1200 à 90, les obligations de la Ville sont descendues à 950, le zinc Vieille-Montagne flote de 2000 à 1000, le chemin de fer d'Orléans est à 500, les maisons Gouin, Ganneron et autres, se sont évanouies. La fortune publique est dépréciée de 20 milliards : c'est bien la faute de.... la monarchie !

Sous le régime justement appelé *déchu*, les ouvriers pouvaient travailler douze heures par jours, mais ils trouvaient de l'ouvrage et n'avaient pas le temps d'aller dans les clubs exercer leur intelligence de citoyen, et s'habituer à la vie politique.... Quel malheur !...

Sous la République, ils ne doivent travailler que dix heures, mais l'ouvrage leur manque complètement ; et ils ont le temps de s'exercer aux discussions politiques en pérorant sur les places, dans les rues ou sur les boulevards : ne sont-ils pas beaucoup plus heureux ?...

Sous la monarchie, les Tuileries étaient occupées par Louis-Philippe et sa famille le Palais-Royal, rempli de chefs-d'œuvre, était habité par un membre de la famille royale ; l'Hôtel-de-Ville de Paris était occupé par le préfet de la Seine qui s'appelait M. de Rambuteau.

Sous la République, les Tuileries sont provisoirement l'hospice des Invalides civils, le Palais-Royal s'appelle *Palais-National* ; il est dévasté comme si les Vandales y avaient passé, mais il est occupé en partie par le Comptoir national d'escompte, en partie par l'état-major de la garde mobile ; l'Hôtel-de-Ville est habité par un maire de Paris qui se nomme le citoyen Marrast ; voilà une différence bien essentielle pour le bonheur public !

Sous la monarchie, nous avons des sergents de ville, des gardes municipaux et 25 mille hommes de troupes pour seconder la garde nationale.

Sous le nouveau régime, nous avons les gardiens de Paris, la garde mobile, la garde répu-

libcaine, la garde marine pour flaner le long de la Seine, et 50 mille hommes de troupes pour sauvegarder l'ordre public. N'a-t-on pas tort de se plaindre ?

Enfin, pour ne pas étendre démesurément cette énumération, sous la monarchie, les théâtres faisaient leurs petites affaires, les concerts se multipliaient, les artistes avaient quelques travaux. On chantait, on dansait assez souvent.

Sous le nouveau régime, qui est un régime grave et sérieux, les théâtres sont naturellement abandonnés, les concerts ne s'organisent point, les artistes sont dispersés ; plus de distractions légères ; nous devons être tout entiers aux affaires publiques. Je le demande encore une fois : A-t-on bien le droit de se plaindre ?

## La Constitution en herbe.

Le peuple français était comme la femme de Barbe-Bleue, au moment où elle s'écria : « Ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

L'anarchie le tenait aux cheveux ; la réaction le saisissait à la gorge ; et le peuple disait aux journalistes, ses sentinelles avancées : « Mes frères, ne voyez-vous rien venir ? »

Et les journalistes répondaient : « Nous ne voyons que le soleil qui pondroie, les bonapartistes qui complotent, et les paysans qui refusent de payer l'impôt de 45 centimes. »

Le peuple levait les mains vers le ciel, en signe de détresse, et répétait de l'accent le plus pathétique : « Mes frères, ne voyez-vous rien venir ? »

Enfin ils peuvent dire : « Nous voyons venir la Constitution. »

Et ce qu'il y a d'heureux, c'est que, malgré l'intervention des ci-devant défenseurs de la charte, le projet qu'on a présenté est assis sur des bases vraiment démocratiques.

Pour peu qu'on réalise les promesses de la

Constitution, les titres et privilèges seront anéantis.

Tous les citoyens, instruits gratuitement, pourront prétendre aux fonctions de préfets, de ministres et de commissaires de police.

Les hommes valides auront un travail assuré; les vieillards seront recueillis.

La justice sera rendue gratuitement, les avoués ne rançonneront plus les plaideurs.

Tout sera pour le mieux, dans la meilleure des Républiques.

Les germes féconds sont semés, mais la moisson est encore loin.

Les réactionnaires vont essayer d'infecter de leur ironie le champ de la Constitution; d'y faire pousser des privilèges; d'y replanter les abus qu'on veut déraciner.

Patriotes, veillez au grain!

### UN PRÉFET RÉPUBLICAIN.

(La scène se passe dans un chef-lieu de département très connu.)

Sais-tu, Anatole, que j'ai eu du bonheur d'attraper une préfecture?

— *Attraper!* c'est le mot, mon cher, car tes administrés ne pouvaient l'être plus complètement.

— Insolent!

— Bambocheur! ne voudrais-tu pas te fâcher?

— Moi! au contraire, tu vas me payer ce mot au billard, en quinze points.

— Soit! où allons-nous?

— Au café de l'Univers; le billard est excellent.

— Garçon, une choppe et des cigares?

— Voilà, citoyen préfet.

— Ah! il paraît que tu es un habitué du lieu.

— Tiens! pourquoi pas? Je ne connais que la liberté, l'égalité...

— Et la fraternité, je conçois... c'est pour cela que tu viens fraterniser avec les fumeurs de l'estaminet. Mais les affaires ne peuvent-elles pas en souffrir.

— Bah! bah! si l'on a besoin de moi, on sait où me trouver.

Un gendarme. — Citoyen préfet, pardon de vous déranger; c'est qu'une troupe de dix mille paysans viennent d'entrer dans la ville, malgré la garde nationale; ils voudraient vous parler.

— Me parler?.. Comment veulent-ils que j'entende dix mille individus à la fois? qu'ils envoient des délégués, et surtout qu'ils attendent que j'aie fini ma partie.

— C'est bien, citoyen préfet. (Il se retire et revient bientôt avec une troupe de 25 paysans).

Les délégués: — Citoyen préfet, voici ce que c'est: on nous a promis plus de beurre que de pain, et voilà qu'aujourd'hui nous n'avons plus de pain du tout.

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Ce qu'il faut faire, voici: les riches font exprès de garder leurs écus; ils n'achètent rien; partant, le commerce ne va point; eh bien! il faut les forcer à faire aller le commerce.

— Ah! et comment cela?

— Voici ce que c'est, citoyen préfet; nous n'entendons pas violer leurs propriétés; ils les ont, elles sont à eux; qu'ils les gardent; nous

demandons seulement une heure de pillage, à cette condition, nous respecterons la propriété.

— Tiens! tiens! tiens! c'est une heureuse idée!.. Et le commerce?

— Eh bien! les riches en rachetant ce que nous leur aurons pris seront contraints de le faire aller.

— C'est juste! allons, vous m'avez l'air de gens raisonnables, je veux bien consentir à votre demande; je n'y mets qu'une seule condition, c'est que cette affaire sera décidée au billard. Que le plus fort d'entre vous prenne une queue; je lui rends dix points sur vingt-cinq; s'il gagne, le pillage aura lieu; s'il perd vous retournerez tous chez vous comme des imbeciles; ça vous va-t-il?

— Oui! oui! nous acceptons; Michel, c'est toi qui tiendras la partie.

Michel joue, Michel perd; les paysans honteux s'en retournent dans leurs villages, et voilà comme il a été prouvé que le gouvernement républicain a raison de choisir des piliers d'estaminets pour administrer les départements.

### La buvette de l'Assemblée nationale.

Depuis qu'il a été décidé que les frais de la buvette seraient au compte de ceux des représentants qui y feraient de la consommation, le buffet présente une variété de friandises qui allèche singulièrement le palais des honorables citoyens. Aussi a-t-on remarqué qu'un certain nombre d'entre eux se plaisent beaucoup mieux autour des tables de la buvette, où règne d'ailleurs une agréable fraîcheur, que dans la salle des séances publiques, qui est devenue, depuis les chaleurs, une véritable étuve. Là, les discussions sont entrecoupées de réflexions souvent assez réjouissantes. En voici une qui nous a été rapportée et que nous tenons pour authentique:

M. B. — Que dites-vous, citoyen P., des idées de ces socialistes?

M. P. — Voilà une excellente tranche de veau.

M. B. — Est-ce que vous ne trouvez pas que ce sont des rêveurs?

M. P. — Assurément, ce vin est exquis.

M. B. — A les entendre, ils ont découvert une panacée universelle pour les maux de l'humanité.

M. P. — Pardon, citoyen, la carafe est de votre côté; un peu d'eau, s'il vous plaît.

M. B. — Je comprends; vous voulez me dire: Croyez cela et buvez de l'eau.

M. P. — Garçon, du café! un peu fort.

M. B. — Bravo! bravo! C'est comme si vous me disiez: c'est trop fort de café!.. Ah! vous êtes malin, citoyen P.

M. P. — Vous me faites trop d'honneur, citoyen.

Un questeur. — Citoyens, on n'est pas en nombre; vous êtes priés de rentrer dans la salle.

M. B. — C'est-à-dire dans la forêt de Sénard.

M. P. — Comment cela?

M. B. — Eh bien! est-ce que le citoyen Sénard n'est pas notre président?

M. P. — Ah! je comprends; c'est très bon.

Le questeur. — Citoyens, vous êtes priés.

M. P. — Une minute donc... Sur quoi vote-t-on?

Le questeur. — Sur un projet de décret qu'a présenté le ministre.

M. B. — Alors, je suis pour.

M. P. — Et moi aussi.

M. B. — Allons toujours voter; demain nous connaissons le décret par *le Moniteur*.

Un garde national de mauvaise humeur et fatigué sans doute du service militaire, s'est amusé à crayonner les commandements suivants sur les murs de son corps de garde:

### LES COMMANDEMENTS DE LA GARDE NATIONALE.

Le lundi les armes prendras  
Et le mardi pareillement;  
Mercredi garde monteras  
Avec giberne et fournement;  
Le jeudi tu la descendras  
Dedans le même accoutrement;  
Vendredi tu continueras  
A patrouiller civiquement;  
Samedi tu l'éveilleras  
Au son d'un rappel roulement;  
Mais le dimanche tu viendras  
Parader militairement;  
Et c'est ainsi que tu mourras  
De faim républicainement.

L'esclavage des nègres est aboli, mais par compensation l'esclavage des blancs sera continué. Les usuriers réclament à grands cris le rétablissement de la contrainte par corps. Ces pauvres gens, depuis que les portes de Clichy se sont ouvertes, n'osent plus exploiter les fils de famille; aussi la désolation est dans leur camp. Mais les hommes du 24 février, grâce aux faveurs de la république, se trouvant aujourd'hui parfaitement désintéressés dans la question, nul doute que la demande ne soit favorablement accueillie.

### Coups de griffe.

Le projet de constitution maintient la Légion-d'Honneur, dont les statuts seront révisés et mis en harmonie avec le principe démocratique. Plusieurs représentants ont renouvelé la proposition de placer au centre des croix la figure symbolique de la liberté républicaine.

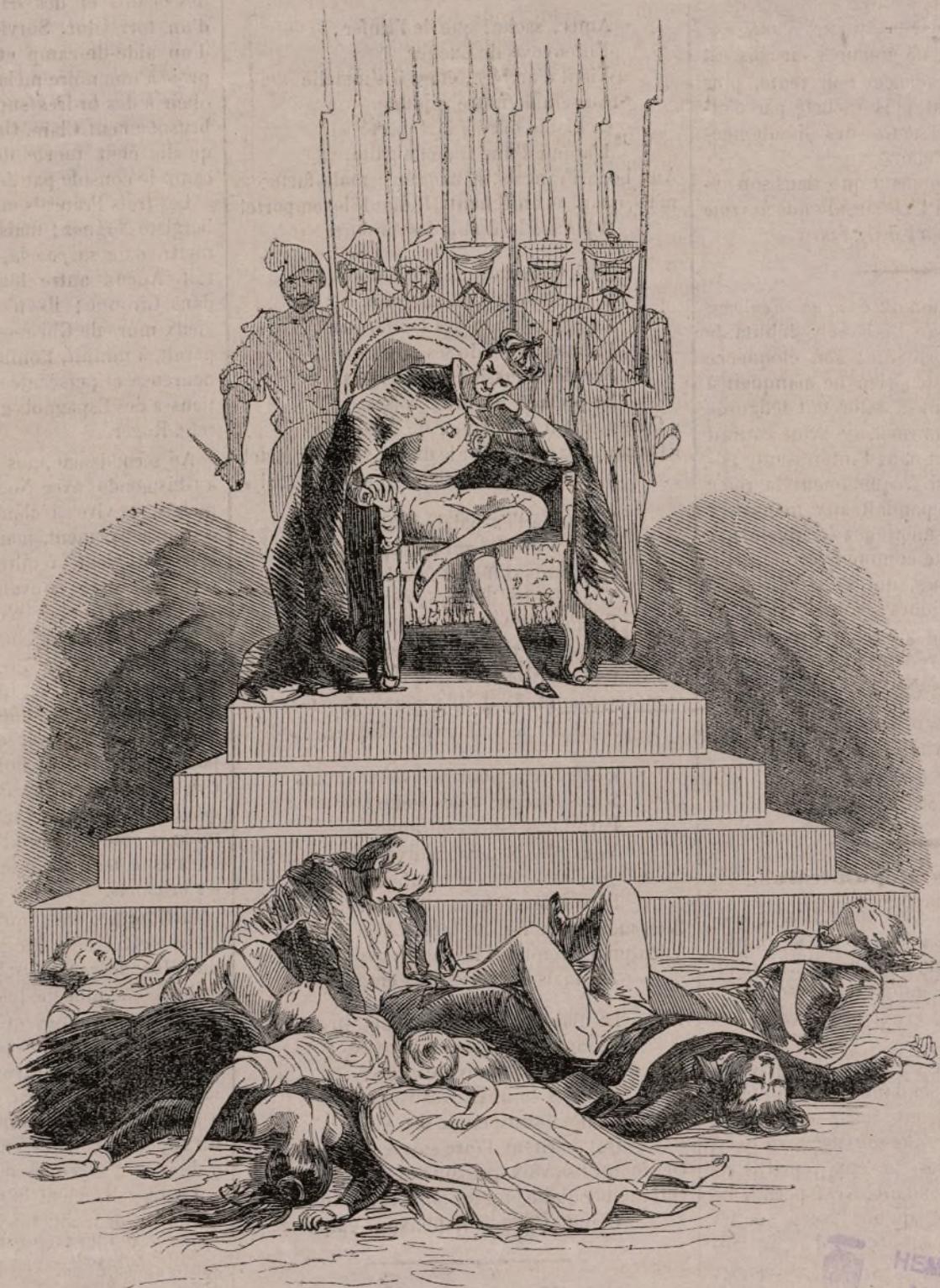
« Encore une preuve de réaction! disait à ce sujet le citoyen Archambaud: il y a des gens qui voudraient voir la République dans le plus grand des ordres. »

Un calembourg a été commis au sein de l'Assemblée nationale, pendant la séance du 16 juin; mais les journaux qui l'ont reproduit l'ont à tort attribué à un représentant: le jeu de mots en question émane d'un rédacteur du *Siècle*, le citoyen de Fienne, dit Charles de Matharel, qui l'a lancé du haut de la tribune des sténographes dans les circonstances suivantes: Le rapporteur Saint-Rome, à propos de l'élection du citoyen Laissac, dans le département de l'Hérault, établissait une distinction subtile entre le sang chaud du Midi et le sang plus calme du Nord. Là-dessus, le colonel Lespignasse monte à la tribune et s'écrie: « Je viens plaider la cause des méridionaux, qu'on semble vouloir mettre au ban du monde. A entendre le citoyen Saint-Rome, il semble en vérité que le sang du Midi ne serait pas aussi loyal, aussi franc que le sang du Nord. »

*Voix nombreuses.* Mais non! mais du tout!

*Le citoyen de Fienne.* C'est peut-être faire trop de donquichotisme à propos de *sang chaud*.

Enfin ! l'ordre règne à Naples !



Encore une petite journée comme celle ci , et je réponds de mes chers Napolitains... s'il en reste.

HEMEROTECA MUNICIPAL

Quel rapport y a-t-il entre la commission exécutive et la fontaine des Innocents ?

C'est que toutes deux ne font que de l'eau claire.

On a remarqué que les bandes bonapartistes qui ont parcouru les rues ces jours derniers se composaient principalement de gamins de 12 à 15 ans.

Un empire fondé par ces jeunes moutards, ce serait un gouvernement de drôles et un drôle de gouvernement.

*L'Illustration*, recueil de gravures sur bois, est en pleine voie de décadence. Son texte, plus pâle que jamais, n'est plus racheté par d'attrayantes vignettes; l'heure des désabonnements va sonner pour elle.

Il n'est donc pas surprenant que, dans son numéro 277, ce journal, à l'agonie, attaque *la vraie République*. Il est au bord de la fausse.

Lors de la constitution du *Club des Femmes*, une jeune et jolie *chaussette-bleue* y débuta de la manière la plus brillante; son éloquence était vive et entraînant; rien ne manquait à ses charmes; seulement sa taille était défigurée par un embonpoint anormal. Le bruit courait que la demoiselle était dans l'intéressante position où se trouve si fréquemment la reine Victoria; mais elle répondait aux mauvaises langues: « Vous vous méprenez étrangement: mon médecin me traite comme hydropique. »

Notre *chaussette-bleue*, qui s'était absentée depuis les premiers jours de mai, vient de réparaître radicalement guérie. En montant à la tribune, elle a trouvé sur le bureau le quai-suivant qu'un poète y avait déposé:

Par vos charmes, belle Aspasia,  
Vous allez droit à la célébrité,  
Et jusqu'à votre hydropisie,  
Rien n'est perdu pour la postérité.

#### Les bons mots Républicains.

« On a prétendu que les républicains n'étaient pas spirituels, *sacrebleu!* dit le citoyen Caussidière; je donnerai un démenti aux mauvais plaisants qui soutiennent ce mensonge; je prouverai que ce sont des vessies gonflées qui crévent lorsqu'on les presse. »

— « La comparaison est originale, ajouta le citoyen Adelswart; cependant elle manque de justesse: *la République est comme la femme de César; il ne faut pas qu'elle soit soupçonnée.* »

— « C'est tiré par les cheveux, reprit le citoyen Lamartine; cependant il est permis de repousser les calomnies qu'on déverse sur les républicains. On m'a bien accusé d'avoir conspiré avec Barbès et consorts: oui, j'ai conspiré comme le paratonnerre conspire contre le nuage qui porte la foudre. »

— « Ah! voilà un joli mot, s'écria le citoyen Decoux: on pourra dire que vous avez inventé le paratonnerre politique. »

— « Bah! dit le citoyen Trélat, ministre des travaux publics, un paratonnerre est comme une girouette: il est soumis à toutes sortes d'influences, de même que la girouette tourne à tous les vents.... Mais je crois que j'ai dit une bêtise. »

— « Quand ce serait, ajoute M. de Boissy, qui pourrait s'en plaindre. Je répéterai ce que

je disais à l'un des membres de la commission exécutive: que ceux qui ne sont pas contents aillent se faire..... »

Je supprime un mot.....

On voit que le pittoresque n'est pas étranger au républicanisme.

### CHANSON DU DIABLE ROSE.

AIR: du *Bon Dieu*.

Amis, sachez que de l'Enfer,  
Un envoyé de Lucifer  
Vient d'arriver, et qu'il s'installe  
Au sein de notre capitale.  
Ce diable offre à la Liberté  
L'appui d'une franche gaieté.

Aux bons Français, il va prêter main forte;  
mais, quant aux méchants, le diable les emporte!  
A jamais le diable les emporte!

En débarquant par le faubourg,  
Il traverse le Luxembourg.  
La commission des Pentarques,  
Premier objet de ses remarques,  
Sur des coussins fleurdelisés,  
Se prélassa les bras croisés.

« Cessez, dit-il, de trôner de la sorte,  
« Ou craignez qu'un jour le diable vous emporte!  
« Craignez que le diable vous emporte! »

Il entre à l'ex-palais Bourbon,  
Et dit: « Voici qui n'est pas bon!  
Ergotants diffus et frivoles,  
Vous perdez le temps en paroles,  
Et sous un lourd fardeau plié,  
Le pauvre peuple est oublié; »

Entre vos mains la République avorte;  
O représentants, le diable vous emporte!  
A jamais le diable vous emporte!

« Electeurs, pourquoi vos mandats  
Sont-ils remis à des Judas?  
Parmi nos amis politiques,  
Vous placez de vieux dynastiques,  
Qui, masqués en républicains,  
Rèvent le retour des Tarquins. »

Bien mieux vaudrait les laisser à la porte;  
Vous qui les nommez, le diable vous emporte!  
A jamais le diable vous emporte!

Le diable poursuit son chemin,  
Tenant ses crayons à la main;  
Il prend note des ridicules,  
Pour les combattre sans scrupules,  
Et donne au peuple des avis  
Qui méritent d'être suivis.

Or, écoutez sa voix qui vous exhorte,  
Ou craignez qu'un jour le diable vous emporte!  
Craignez que le diable vous emporte!

#### Revue théâtrale.

THÉÂTRE DE LA NATION. — Première représentation de *L'Apparition*, drame en deux actes.

Nous sommes à Gironne, au temps de l'Empire. Après une ouverture savamment orchestrée, nous voyons, sous les voûtes sombres du manoir de Ghismondo, des paysans espagnols consulter une nécromancienne. La sorcière est reconnaissable à ses cheveux épars, à sa baguette dorée, à son tartan écossais, et à la manière dont elle fait pétiller du lycopode dans l'esprit de vin d'un trépied. Elle congédie

les visiteurs pour recevoir sa fille Clara, malheureuse victime de la perfidie du capitaine français Roger. Clara en a été lâchement abandonnée; mais il doit passer par Gironne. Le farouche Alcar l'attirera au château et l'exécutera d'un coup d'escopette. Clara, par le don de sa main, récompensera le guérilla qu'elle déteste du meurtre de celui qu'elle a aimé.

Ce pacte conclu, nous voici transportés dans une place publique, ombragée de pans à pignons, resplendissante de soleil. On célèbre par des chants et des danses le triomphe récent d'un torréador. Survient Roger, accompagné d'un aide-de-camp et d'un planton. Il est en proie à une noire mélancolie, depuis que, pour obéir à des ordres supérieurs, il a dû quitter brusquement Clara. On lui a affirmé, et il a cru qu'elle était morte de désespoir. L'aide-de-camp le console par de joyeuses chansons.

Les trois Français ont demandé asile à l'aubergiste Nugnez; mais celui-ci ne peut les admettre dans sa *posada*, qui est remplie jusqu'au toit. Aucun autre logement n'est disponible dans Gironne; ils n'ont d'autre abri que les vieux murs de Ghismondo, murs redoutés, où paraît, à minuit, l'ombre d'une châtelaine malheureuse et persécutée. Les terreurs superstitieuses des Espagnols n'arrêtent point le valeureux Roger.

Au second acte, nos voyageurs sont installés à Ghismondo avec Nugnez, qu'ils ont emmené malgré ses vives réclamations. Ils se préparent à souper gaiement, mais l'heure fatale sonne, et le spectre vient prendre place au festin. Roger reconnaît Clara; convaincu qu'elle a cessé de vivre et qu'elle habite réellement l'autre monde, il veut, pour la rejoindre, se perforer de son épée. Clara l'arrête... ô surprise! c'est bien une femme en chair et en os, que Roger presse entre ses bras. Il se justifie, il obtient son pardon; mais le farouche Alvar se présente avec sa bande pour accomplir son horrible mission. Les guérillas s'apprennent à canarder les Français, lorsque Clara, reprenant son rôle de fantôme, intimide la crédule assemblée, et donne aux gendarmes le temps d'intervenir pour empoigner les brigands.

Ce libretto a été emprunté par le citoyen Germain Delavigne à une nouvelle de Charles Nodier: *Inez de las Sierras*; la nouvelle est médiocre, et le poème plus médiocre encore; il a nuï aux mélodies gracieuses et légères du citoyen Benoît. Deux airs chantés par Baroillet, la musique du divertissement, le trio du souper, la romance, *sors du tombeau, femme adorée*, ont été chaleureusement applaudis; mais le manque d'intérêt du sujet, sa couleur mortuaire, ses teintes lugubres, ont glacé les spectateurs.

Le divertissement du premier acte fait le plus grand honneur aux talents chorégraphiques du citoyen Mabile: voilà de la danse vive, amusante et originale.

L'Opéra, *Théâtre de la nation*, délaissé par l'aristocratie, souffre plus que tout autre de la crise actuelle. Nous l'avons vu avec surprise attaqué par le *Constitutionnel*, dont le propriétaire, le citoyen Véron, ancien directeur de l'Opéra, connaît le fort et le faible de l'entreprise.

Le rédacteur en chef, E. LA BEDOLLIÈRE.

Le gérant, FELLENS.

Imprimerie de BUREAU, rue Coquillière, 22.